



CONSEJO DE VICEPRESIDENTES DE LOS DEPARTAMENTOS DE ECONOMÍA

OASIS

ISSN: 1657-7558

[cipe.adm@uexternado.edu.co](mailto:cipe.adm@uexternado.edu.co)

Universidad Externado de Colombia

Colombia

Valcan, Ciprian

La culture roumaine: complexes d'infériorité, modernisation, problèmes d'identité

OASIS, núm. 13, 2008, pp. 89-114

Universidad Externado de Colombia

Bogotá, Colombia

Disponible en: <http://www.redalyc.org/articulo.oa?id=53113141005>

► Comment citer

► Numéro complet

► Plus d'informations de cet article

► Site Web du journal dans [redalyc.org](http://redalyc.org)

[redalyc.org](http://redalyc.org)

Système d'Information Scientifique

Réseau de revues scientifiques de l'Amérique latine, les Caraïbes, l'Espagne et le Portugal

Projet académique sans but lucratif, développé sous l'initiative pour l'accès ouverte

# La culture roumaine: complexes d'infériorité, modernisation, problèmes d'identité\*

Ciprian Valcan\*\*

## A. COMPLEXES D'INFÉRIORITÉ

Tout essai de compréhension des données essentielles concernant la formation de la culture roumaine moderne nous place face à un paradoxe initial, le paradoxe qui gouverne toutes les interrogations issues du milieu roumain concernant l'identité des Roumains et leur place parmi les autres peuples européens. Ainsi, selon Mihai Ralea, nous aurions affaire, d'une part, à la position du sceptique radical et, d'autre part, au discours du démagogue nationaliste<sup>128</sup>. Le premier se lance dans une critique dévastatrice à l'adresse de tout ce qui est roumain, en partant de la structure ethnique, considérée comme inférieure et impossible à améliorer, en continuant par le caractère national, considéré comme lâche et servile, par les différentes institutions de l'État,

simples copies ridicules des institutions de l'étranger, pour finir par une analyse acide des mœurs, considérées tantôt comme primitives et barbares, tantôt comme déchues et perverses<sup>129</sup>. Le démagogue nationaliste adopte la position contraire, en affirmant avec emphase que les Roumains sont un peuple unique, qui ignorent leur vraie importance et leurs trésors artistiques, plus précieux que les trésors de tous les autres peuples ensemble, justement à cause du criticisme excessif les caractérisant. De cette perspective, la seule chance qui reste aux Roumains est le retour aux valeurs nationales et le repli dans une sorte d'autarchie à capacités régénératrices, qui leur fasse éviter les influences nocives de l'étranger, d'autant plus qu'ils disposent et de ressources économiques suffisantes, étant les habitants d'un pays riche en pétrole et en blé, et d'une dot culturelle qui

\* Artículo recibido el 17 de enero de 2008. Aceptado el 7 de febrero de 2008.

\*\* Faculté de Lettres et Philosophie de l'Université de l'Ouest de Timisoara, spécialisation philosophie. Docteur en lettres de l'Université de l'Ouest de Timisoara. Docteur en histoire culturelle de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes de Paris. Membre du comité scientifique international de la *Revista Colombiana de Filosofía de la Ciencia*.

<sup>128</sup> Nous empruntons cette dichotomie à l'essai de Mihai Ralea, «Fenomenul românesc», publié en 1927 dans la revue *Viața Românească*, N° 6-7, pp. 337-361, essai republié dans le volume *Fenomenul românesc*, București, Albatros, 1997.

<sup>129</sup> Mihai Ralea, *Fenomenul românesc*, pp. 65-66.

leur permet de vivre en isolation, sans avoir besoin du contact avec les courants d'idées de l'extérieur. Néanmoins, pour ce faire, il faut éliminer en totalité les critiques venues de l'intérieur à l'adresse des Roumains, voire les critiques bien intentionnées, car elles ne représentent qu'un acte de trahison.<sup>130</sup>

Pour cette raison, nous nous trouvons face à deux séries de discours parallèles qui proposent des images impossibles à réconcilier d'un même et unique objet, en nous faisant souvent nous interroger si par hasard une erreur ne s'est glissée dans la façon dont nous avons enregistré nous-même le témoignage des parties, si par hasard leur rhétorique ne concernait deux réalités complètement dissimilaires et hétérogènes, réunies de façon arbitraire sous la même dénomination. Bien qu'il semble difficile à croire que nous puissions traiter, avec la même vigueur et avec le même enthousiasme, d'un thème regardé de deux angles de vue complètement opposés, pourtant le chercheur qui s'arrête sur une analyse de la culture roumaine et sur les discours produits à son intérieur sur l'identité nationale et sur les caractéristiques présumées de l'ethnique roumain se trouve dans la situation de devoir enregistrer justement deux tels discours, car les positions médianes, les visions équilibrées et dédramatisées sont extrêmement rares. D'ordinaire, le long des deux derniers siècles, le sujet de leur propre condition provoque une telle émotion parmi les créateurs de discours dans l'espace roumain que ceux-ci sentent qu'il est de leur

devoir de s'exprimer, d'une façon définitive, tranchante, presque apocalyptique, d'un ton ultimatif et solennel, en esquisant soit des visions cauchemardesques sur un peuple sous-humain, condamné à porter à tout jamais son recul culturel et sa pauvreté comme un châtiment immanent pour ses tares morales et pour son comportement toujours indigne, soit des portraits idylliques d'une nation éminemment rurale à caractéristiques quasi-angéliques, qui assurera la régénération de l'humanité entière par la pureté de son âme nationale maintenue non corrompue par les influences nuisibles de la civilisation. Néanmoins, quels que soient les camps dont ils font partie, presque tous ceux qui s'engagent dans cette dispute sur une présumée essence de l'ensemble des Roumains, presque tous ceux qui essaient d'analyser les causes du retard des Roumains (phénomène accepté à l'unanimité par tous les observateurs, même si les interprétations qu'on lui donne en sont tout à fait contraires, étant réparties selon le même axe des opinions rappelé ci-dessus) se placent instantanément sur une position défensive, en essayant de trouver les justifications extérieures de cette situation dans ce que Lucian Boia appelle „le mythe de la lutte pour l'indépendance”<sup>131</sup>. Selon l'historien roumain, ce mythe, - qui remplit la triple fonction 1) de mettre en évidence les vertus et l'héroïsme des Roumains, 2) de justifier leur retard historique par les agressions ininterrompues auxquelles ils ont dû faire face et 3) d'attirer l'attention de l'Occident sur le devoir de re-

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>131</sup> Lucian Boia, *Istorie și mit în conștiința românească*, București, Humanitas, 1997, p. 180.

connaissance envers les Roumains qui les ont défendus contre l'invasion turque -, a empêché la dédramatisation du passé roumain et son traitement d'une façon moins événementielle et guerrière. À cause de la persistance de ce mythe, „L'image d'un Occident protégé grâce au sacrifice roumain et à une société roumaine qui s'est tourmentée et qui a eu du recul justement puisqu'elle a accompli la tâche de défense de la civilisation occidentale s'est fortement inscrite dans la vision politique des Roumains, dans leur comportement et dans leurs réactions. L'Occident a une dette qu'il n'a pas encore liquidée. Les Roumains doivent maintenant être récompensés et non pas se sacrifier encore. Tout défaut de l'Occident est perçu comme trahison, compte tenu de leur dette susmentionnée. Tout ce qui va mal en Roumanie ne vient pas de quelque orientation erronée ou de la mauvaise gestion roumaine; c'est la faute aux autres: aux autres qui nous ont pillés, tout comme aux autres qui ne nous

sont pas venus en aide, bien que cela eût été de leur devoir”<sup>132</sup>.

Ce besoin de trouver une explication pour les différences de développement entre les territoires habités par les Roumains et l'Europe Occidentale semble avoir commencé à se cristalliser entre la fin du XVIIIe siècle et le début du XIXe siècle sous la forme d'un puissant complexe d'infériorité. Si, selon la remarque de Vlad Georgescu<sup>133</sup>, les textes du début du XVIIIe siècle ne font encore aucune distinction entre les Pays Roumains et l'Europe, et que les Balkans sont considérés, malgré la domination turque, comme appartenant à la zone de la civilisation européenne, une fois les règnes phanariotes instaurés, ce sentiment de communauté des intellectuels dans les Principautés par rapport à l'Europe disparaît, en étant remplacé par le triste constat des immenses différences culturelles et économiques qui finissent par s'installer entre les deux zones. L'argument principal pour ce changement d'attitude sem-

<sup>132</sup> *Ibid.*, pp. 180-181. Lucian Boia cite aussi deux textes caractéristiques pour cette mentalité, deux textes qui méritent d'être reproduits pour la force paradigmatique des clichés qu'ils véhiculent. Ainsi, dans un discours prononcé dans le Parlement le 25 février 1879, discours publié dans le volume IV de *Acte și cuvântări*, București, Cartea Românească, 1938, p. 241, Ion C. Brătianu, le chef du Parti National Libéral, premier ministre de la Roumanie à plusieurs reprises, affirmait avec beaucoup de conviction: „Nous avons été l'avant-garde de l'Europe depuis le 13e siècle jusque récemment; nous avons été le boulevard de l'Europe contre toutes les invasions asiatiques à l'époque. Les États européens ont eu la possibilité de se développer pendant tout ce temps, car il y a eu d'autres qui se sont sacrifiés pour les protéger. C'est pourquoi – à part les restes immémoriaux de la civilisation roumaine – nous nous sommes engagés nous aussi à peine récemment sur le chemin de la civilisation moderne” (Lucian Boia, *op. cit.*, p. 181). P. P. Panaitescu, l'un des plus influents historiens roumains des années '30, continue l'idée de Brătianu, mais en lui donnant une nuance rhétorique un peu plus tempérée: Il est connu que les Roumains ont retardé l'avancement ottoman vers le centre du continent et que ce retard n'a pas représenté seulement, selon les dires de nos historiens, une faiblesse du pouvoir offensif turc usé par l'opposition des Roumains au bord du Danube. Ce retard a donné le temps à l'Europe Occidentale de mener la lutte dans une étape qui lui a été beaucoup plus favorable, en bénéficiant d'autres armes et d'une autre organisation militaire” (Pourquoi les Turcs n'ont-ils pas conquis les Pays Roumains?” in *Interpretări românești*, București, Editura Academiei, 1994, p. 112, cité par Lucian Boia, *Op. cit.*, p. 181).

<sup>133</sup> Vlad Georgescu, *Istoria Românilor*, București, Humanitas, 1992, p. 118.

ble être le fait que les princes régnants phanariotes ont imposé une isolation presque hermétique des Pays Roumains, en rendant difficiles les contacts directs avec les représentants de l'Occident, en les restreignant au cercle de quelques dignitaires dont on pouvait contrôler facilement la fidélité<sup>134</sup>. À part cette brusque interruption des liaisons intellectuelles et personnelles entre les habitants des Principautés et les représentants de l'Europe Occidentale, il s'est produit aussi une modification de profondeur de la situation politique et économique de ces territoires. Même si jusqu'au début de l'époque phanariote les Pays Roumains ont pu maintenir la plupart d'une politique extérieure propre, ensuite ils ont été complètement intégrés dans le système politique et militaire ottoman, en cessant d'avoir une politique extérieure et une diplomatie propres. L'armée des Principautés a été abolie par Constantin Mavrocordat en 1739 et n'allait être refaite qu'après 1831. Entre 1711 et 1829, sur le territoire des Pays Roumains sept guerres ont été menées entre les grandes puissances voisines et il est apparu de nombreux plans de partage de ces pays entre les mêmes grandes puissances. Du point de vue économique, l'exploitation des Principautés a été faite directement par les Turcs, aussi bien qu'indirectement, par la politique fiscale imposée par les princes phanariotes. Sauf le tribut que les Pays Roumains

étaient obligés de payer au sultan, tribut dont le montant est resté inchangé, ont beaucoup augmenté les dépenses liées à l'achat et à la confirmation du règne, de sorte que, pendant la période 1822 – 1823, du total des dépenses du trésor de la Moldavie, un pourcentage de 45 % en était destiné à la Haute Porte. À cela s'ajoutaient les obligations d'approvisionner les armées turques en blé, en bétail et en sciage, soit gratuitement, soit à un prix de beaucoup inférieur au prix du marché. En plus, il a été institué le monopole ottoman sur le commerce extérieur roumain, monopole qui exigeait que certains produits soient vendus uniquement aux commerçants ottomans à des prix fixés par les derniers, seulement les éventuels excédents pouvant être exportés ensuite vers d'autres pays. À part cela, les Phanariotes ont imposé d'immenses charges fiscales sur la population, en essayant de ramasser des montants d'argent aussi importants que possible le long des courtes périodes de règne. Le tribut, l'impôt direct de l'époque, est passé de 16 thalers en 1775 à 215 thalers en 1819 pour une „liudă”, à savoir pour une catégorie fiscale qui regroupait plusieurs familles. À cet impôt direct s'ajoutaient de nombreux impôts indirects, ainsi que certaines impôts extraordinaires destinés à couvrir certains besoins spéciaux et momentanés du règne, de sorte que toute accumulation de capital est devenue impossible.<sup>135</sup>

<sup>134</sup> Vlad Georgescu observe que même les contacts des Phanariotes avec les Européens étaient considérés avec méfiance, de sorte que, au moment où, les fils de Alexandru Ipsilanti sont partis à Vienne (1782) sans permission, celui-ci a quitté son trône de suite, car il savait trop bien que le sultan n'aurait plus confiance dans un prince dont les fils avaient fui en Occident” (*op. cit.*, p. 118).

<sup>135</sup> Pour tous les détails concernant la situation politique et économique des Principautés, voir Vlad Georgescu, *Op. cit.*, pp. 85 – 98.

Dans un contexte pareil, la situation du peuple s'est dégradée à tel point qu'elle a fini par correspondre à la description abominable faite par Dinicu Golescu dans *Însemnare a călătoriei mele făcută în anul 1824, 1825, 1826*: „Ces conséquences injustes et inouïes dans tout le pays ont amené les pauvres habitants dans un tel état qu'un visiteur des lieux qu'on appelle <<villages>> ne verra ni église, ni maison, ni clôture autour de la maison, ni char, ni boeuf, ni vache, ni mouton, ni volaille, ni grenier avec la récolte des villageois pour nourrir leur familles, bref: rien, seulement des pièces à habiter sous terre, qu'on appelle huttes, où l'on peut voir uniquement un trou dans la terre de sorte qu'il y a assez d'espace pour les parents et leurs enfants autour de l'âtre et une corbeille de verges à côté de la hutte et collé avec du fumier. Et, derrière le poêle, un autre trou, par où il puisse se sauver au cas où l'on

frappe à sa porte; car il peut être sûr qu'il s'agit d'une personne chargée des impôts. Et lui, ne pouvant pas payer, il sera soit battu, soit ficelé pour être ensuite vendu pour une ou plusieurs années soit à un petit boyard ou fermier soit à n'importe qui pour qu'il travaille et pour que la rémunération reçue puisse couvrir les impôts dus [...]. Dans leurs huttes, il est impossible de trouver des vêtements ou des affaires de valeur; même le pot pour préparer la polenta est collectif, cinq ou six personnes en mangent. Si, par bonheur, ils avaient vent de l'arrivée des agents du prince dans le village, ils fuyaient avec leurs femmes et leurs enfants dans les forêts et les montagnes, tout comme les animaux sauvages que l'on chasse à la courre. Car ils savaient bien que si l'on mettait la main sur eux, on leur demanderait sans faute de l'argent et que, n'ayant pas d'argent, ils seraient fouettés”.<sup>136</sup>

<sup>136</sup> Dinicu Golescu, *Însemnare a călătoriei mele făcută în anul 1824, 1825, 1826*, București, Éditions Eminescu, 1971, pp. 85-86. Vlad Georgescu se sert de l'exemple de Dinicu Golescu pour prouver que la civilisation dans les Pays Roumains était beaucoup plus orientalisée au début du XIXe siècle que pendant les siècles antérieurs: Il n'est pas difficile de prouver que la civilisation des Roumains dans les Principautés était beaucoup plus orientalisée en 1800 qu'en 1700 ou 1600; il suffit de jeter un regard sur les tableaux représentant les grands boyards ou de lire les feuilles dotalas et les testaments de l'époque. Dinicu Golescu, dans son somptueux costume oriental, ressemble presque à un pacha turc, tandis que son ancêtre, enterré en 1574, avait été représenté sur sa pierre tombale comme chevalier européen; les étoffes et les bijoux n'arrivent plus de Venise ou de l'Allemagne, comme c'était le cas au 17e siècle, mais d'Istanbul. Le costume s'orientalise également pour des raisons politiques: aucun grand boyard ou prince phanariote ne se serait permis de paraître devant le padichah vêtu des habits <allemands> des Ghiauri (nom dépréciatif donné autrefois par les Turcs aux personnes non musulmanes – n.n) D'ailleurs, l'incertitude de l'existence, les fréquentes incursions des Turcs installés dans les cités situées à la frontière des Principautés, les nombreuses guerres avec les chrétiens ont influencé directement le mode de vie; les palais et les cours ouverts depuis le règne de Brâncoveanu sont abandonnés, les boyards se construisent des maisons fortes, fortifient leurs manoirs, les rendent faciles à défendre, mais dépourvus du confort qu'avaient eu les maisons plus anciennes des boyards, celles de Herești, Margineni, Filipești” (*Op. cit.*, pp. 119-120). Neagu Djuvara écrit, dans *Le Pays Roumain entre Orient et Occident*, Paris, Publications orientalistes de France, 1989, p. 60, sur l'obligation de mettre le costume oriental: Mais au fur et à mesure que les Turcs accentuent leur mainmise sur les Principautés, il devient de plus en plus dangereux de vouloir imiter l'Occident. Lorsque Grégoire

Dans une série d'intellectuels roumains devenue presque innombrable, Dinicu Golescu est le premier à constater avec une affliction immense l'état déplorable où se trouve le peuple roumain par rapport aux peuples de l'Occident. Boyard doué de beaucoup de curiosité et de désir d'apprentissage, il fait un long voyage à travers l'Europe, en notant avec minutie les coutumes des habitants des divers pays et en les comparant toujours avec la situation malheureuse de ses compatriotes,

pauvres, analphabètes et soumis à la bonne volonté des différentes autorités préoccupées uniquement de l'invention de nouveaux impôts afin d'augmenter leur fortunes. Venant d'un pays où le sentiment de la dignité personnelle ne peut naître à cause de la succession ahurissante des divers règnes despotiques, Golescu n'arrête pas de s'étonner de la normalité de la vie quotidienne, du bien-être et des connaissances générales de simples artisans ou paysans,<sup>137</sup> ne pouvant pas s'abstenir de mettre

---

Ier Ghika, rentré dans les grâces du Sultan, revient d'exil en 1672 et ramène sa femme de Venise, elle s'empresse de quitter ses vêtements occidentaux [...] Un peu plus tard, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, il semble qu'il devient imprudent, même pour les résidents étrangers, de porter le costume <<à l'européenne>>: les Turcs qui surveillent jalousement le comportement des princes roumains, voient d'un mauvais œil même les habits de quelques occidentaux qui gravitent dans l'entourage du prince: médecins, précepteurs, secrétaires-interprètes [...] Mieux encore: si l'on croit une tradition orale, c'est d'ordre de la Porte que l'on aurait gratté les fresques ornant la tour de Coltea à Bucaresti, parce qu'elles représentaient des soldats en uniforme suédois!<sup>137</sup> Hormis ces exemples d'intolérance d'une civilisation repliée sur elle-même et pleine de suspicions à l'égard de toutes les manifestations qui auraient pu affirmer une certaine différence par rapport au modèle qu'elle promouvait elle-même, modèle considéré comme l'unique valable, Norbert Elias nous signifie aussi une réaction contraire: Au XI<sup>e</sup> siècle, un doge vénitien épousa une princesse grecque. Dans les milieux byzantins auxquels elle appartenait on se servait, de toute évidence, de fourchettes. Nous apprenons en effet que la princesse portait sa nourriture à la bouche <<au moyen de petites fourches en or et à deux dents>>. Ce fait provoqua à Venise un éclat sans précédent: <<Cette nouveauté passa pour une marque de raffinement si outré, que la dogaresse fut sévèrement objurguée par les ecclésiastiques, qui attirèrent sur elle le courroux divin. Peu après, elle était atteinte d'une maladie repoussante et Saint Bonaventure n'hésita pas à déclarer que c'était un châtiment de Dieu>>» (*La civilisation des mœurs*, Paris, France Loisirs, 1997, p. 109).

<sup>137</sup> L'épisode de la rencontre de Dinicu Golescu et de quelques paysans suisses qui lisaient des journaux à la taverne du village est anthologique, lui faisant formuler des réflexions amères sur le manque de culture de ses compatriotes: „D'ici je suis allé dans le village d'Alsteten, où à nouveau il m'est arrivé une histoire qui mérite d'être mise par écrit. En descendant à la taverne, un homme m'a demandé d'où je venais. Lui disant que je venais de Kronstadt (le nom allemand de la ville de Braşov), il m'a demandé encore s'il s'agissait de la ville de Kronstadt en Transylvanie, qui avoisinait la Valachie. (Car il y a aussi la ville de Kronstadt en Russie et je devais faire pour lui la distinction entre les deux villes). En voyant qu'il avait des connaissances de géographie, j'ai demandé au gargotier de me parler de lui. Celui-ci m'a dit que cet homme était paysan laboureur et qu'il était venu à la taverne car c'était le jour où l'on se réunissait pour faire la lecture des journaux; et que si je voulais les lire, je pouvais entrer dans la taverne, où j'ai trouvé encore des paysans qui lisaient les journaux. Je suis resté pensif à voir que les paysans suisses, par désir d'être au courant des événements qui se passaient dans le monde entier, se réunissaient pour lire les journaux. Et celui qui m'avait demandé d'où je venais m'a bien démontré que soit il avait des connaissances de géographie, soit il avait regardé la carte à maintes reprises. Oh! Quel triste souvenir! Puisque, en 1824, en allant à Cluj, Pesta et Mehadia avec mon frère le chancelier Manolache Băleanul, j'ai reçu une lettre de la part de la distinguée Chancellerie, sur laquelle la formule d'adresse était:

en parallèle ces constats avec l'expérience de son pays d'origine.

Pourtant, il y a d'autres textes provenant de la Transylvanie qui décrivent la situation malheureuse des Roumains:

„Oh, hélas! Autrefois le peuple roumain aussi était un peuple renommé et apprécié, à présent il gît dans l'oubli et il est critiqué de tous. Autrefois il était brave et fort dans la guerre, à présent il est faible et inférieur à d'autres peuples. Autrefois il était sage, à présent le voilà enveloppé dans le nuage de l'inconnaissance. Autrefois il était prisé, à présent on en a tous honte. Autrefois il ordonnait voire à l'Ardeal (la Transylvanie), à présent il n'ordonne même plus à son pays. Autrefois c'étaient d'autres peuples qui lui obéissaient, maintenant il est livré à la dérision d'autres”.<sup>138</sup>

„Le brouillard épais de l'ignorance a beaucoup dénaturé les Roumains, surtout lorsque, tous les peuples autour de nous se levant par l'intermédiaire de la lumière du savoir, nous sommes restés seuls à la Mer Noire en tant qu'exemple de l'ancienne barbarie”.<sup>139</sup>

Dans cette catégorie de textes, l'accent frappe surtout la déchéance des Roumains, le fait que la situation minable où ils se trouvent

est une nouveauté par rapport à leur ancienne condition de successeurs des maîtres du monde antique, de successeurs des Romains. Si autrefois le peuple roumain se caractérisait par la vertu et par la force, une dégénérescence progressive et difficilement explicable semble s'être installée pareillement à une maladie incurable, en minant leur être et en les transformant dans des êtres corrompus et dépourvus de volonté, dans un véritable peuple d'esclaves livré à la bonne volonté des plus forts et pleins de vitalité. Les intellectuels transylvains compaient sur le réveil de l'orgueil national par la comparaison de l'origine noble des Roumains et de leur grandeur passée avec la minable situation du présent, en essayant de faire apparaître un courant d'opinion qui soutienne les tentatives de constitution d'une conscience nationale par un long processus d'initiation du peuple. Persuadés que la guérison de tous les maux pouvait se faire par l'éducation des masses, ils essayaient d'encourager autant que possible la scolarisation parmi les Roumains, en considérant qu'ainsi ils pourraient rattraper le déficit de civilisation dont ils souffraient par rapport aux autres peuples de Transylvanie, en se libérant du sentiment, transformé, selon

<<A l'attention de monsieur ... a Mehadia, dans la région de la Transylvanie>>... D'où l'on peut se rendre compte du fait qu'aucun chancelier n'a su que Mehadia ne se trouvait pas en Transylvanie, bien que cette ville se trouve aussi près de la frontière de la Valachie, tandis que le laboureur suisse avait bien connu les régions voisines d'un pays se situant loin de sa patrie” (*Op. cit.*, p. 167).

<sup>138</sup> Gherontie Cotore, *Despre articulusurile celea de price* in Nicolae Comşa, *Manuscrisele româneşti din Biblioteca Centrală de la Blaj*, Blaj, l'Imprimerie Lumina, Miron Roşu, 1944, p. 97, cité in Sorin Mitu, *Geneza identităţii naţionale la românii ardeleni*, Bucureşti, Humanitas, 1997, p. 90.

<sup>139</sup> Andrei Mureşanu, „Pentru ce sîntem așa rămaşi?” in *Foaie pentru minte, inimă şi literatură*, VI, 1843, nr. 42, p. 330, cité in Sorin Mitu, *Op. cit.*, p. 110.



l'analyse détaillée de Sorin Mitu, dans un véritable stéréotype, qu'ils occuperaient la dernière place en Europe, voire dans le monde.

Hormis cette image d'eux-mêmes qui s'était installée dans le discours des intellectuels roumains, image qui témoignait de l'intériorisation d'un très fort complexe d'infériorité, de nombreux témoignages des voyageurs étrangers ont contribué à la fixation encore plus solide de l'idée que l'espace habité par les Roumains était un territoire situé à proximité de la barbarie plutôt qu'à proximité de la civilisation, un territoire où les plus simples coutumes de l'Europe Occidentale ne pouvaient même pas être imaginées<sup>140</sup>. Et même si, comme le montre Klaus Heitmann<sup>141</sup>, dans la recherche imagologique moderne prévaut l'opinion que les représentations qu'un peuple se fait d'un autre peuple ont un caractère éminemment négatif, la négativité étant autant constitutive aux hétérostéréotypes nationaux que la subjectivité, la multitude de témoignages concordants nous permet de

conclure que la situation où se trouvaient les Roumains était en effet dramatique, pouvant faire croire à certains observateurs qu'ils avaient affaire à un peuple en voie d'extinction<sup>142</sup>. Hallberg-Broich pouvait noter: „Malheureusement, le Valaque, avec son visage imposant de Romain, marche parmi les vignes et les labours fertiles comme un animal moins bien soigné par son seigneur qu'un boeuf. La physionomie de l'ancien conquérant du monde a été déchuée à l'état d'animal, de sorte que maintenant je lui conteste toute force et bravoure, car il ressemble seulement à l'homme, mais ne l'est plus”<sup>143</sup>, et le commandant de régiment von Aschauer voyait dans l'influence des conditions géographiques le principal responsable pour l'état où se trouvaient les Roumains, dépourvus de vigueur et de volonté: „Si le sol a une influence sur le peuple qui l'habite, sur la flore et la faune d'un pays, il faut conclure que le sol argileux de la Valachie prend la senteur aux fleurs, le goût au vin et aux aliments, en donnant aux habitants une certaine labilité,

<sup>140</sup> Bien évidemment, cette image n'était pas non plus entièrement innocente, étant gouvernée implicitement par la logique de la division mentale de l'espace européen que Larry Wolff appelle „l'invention de l'Europe de l'Est” et dont on trouve le point de départ dans l'oeuvre de certains écrivains des Lumières, surtout chez Diderot et Voltaire. Pour cette discussion, voir Larry Wolff, *Inventarea Europei de Est*, București, Éditions Humanitas, 2000, et pour un inventaire plus large des opinions des voyageurs étrangers sur les Pays Roumains, voir Nicolae Iorga, *O istorie a românilor prin călătorii*, București, Cugetarea, 1928; Maria Holban (Éd), *Călători străini despre țările române*, I, București, Editura Științifică și Enciclopedică, 1968; Maria Holban, M. M. Alexandrescu-Deresca Bulgaru, Paul Cernovodeanu (Éds), *Călători români despre țările române*, II, București, Editura Științifică și Enciclopedică, 1970; Dan A. Lăzărescu, *Imaginea României prin călătorii*, I-II, București, Editura Sport-Turism, 1985-1986; Klaus Heitmann, *Imaginea românilor în spațiul lingvistic german*, București, Univers, 1995.

<sup>141</sup> Klaus Heitmann, *Op. cit.*, p. 86.

<sup>142</sup> D'ailleurs, les statistiques disponibles montrent le fait que jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, les Principautés roumaines ont connu une période de stagnation et voire de récession démographique. Voir Vlad Georgescu, *Op. cit.*, pp. 91-92.

<sup>143</sup> Citation in Klaus Heitmann, *Op. cit.*, p. 86.

instabilité, langueur, en leur faisant manquer de solidité intérieure et, par conséquent, de fierté et de dignité”<sup>144</sup>.

Si, pour les Roumains de Transylvanie, la principale difficulté était représentée par leur statut de citoyens du deuxième ordre, maintenant dans un état de dépendance forcée par les anciennes réglementations médiévales concernant la division du pouvoir politique entre les nations dominantes de la Principauté, à savoir les Hongrois, les Allemands transylvains et les Szeklers, qui rendaient presque impossible leur établissement dans les villes, en les obligeant de se dédier dans leur immense majorité à une vie rurale, pour les Roumains de Moldavie et du Pays Roumain le principal problème consistait dans la dépendance suffocante envers la Sublime Porte imposée avec les règnes phanariotes et dans l’isolation, qu’à présent on appellerait du type nord-coréen, imposée par ces fonctionnaires zélés du sultan. Pour surmonter cette situation il était nécessaire de regagner une autonomie élargie des Principautés, qui implique, d’une part, la possibilité du déroulement d’un commerce extérieur libre

et, d’autre part, une plus grande perméabilité à la circulation des idées et aux contacts intellectuels avec l’Occident.

## **B. LE DÉBUT DE LA MODERNISATION: LES INFLUENCES OCCIDENTALES**

Du point de vue économique, la brèche décisive dans ce rideau de fer avant la lettre a été ouverte avec le traité d’Adrianopole de 1829 qui a supprimé le monopole commercial turc, a décidé l’élimination des cités turques sur le territoire des Pays Roumains et la réorganisation de leur administration intérieure sur la base de Règlements Organiques, qui sont devenus ainsi la première constitution roumaine. La dépendance envers l’Empire ottoman est restée plutôt formelle, réduite au paiement d’un tribut symbolique, la Russie devenant le vrai facteur d’influence dans la politique des Principautés qui ont été placées sous sa protection<sup>145</sup>. L’acquisition de la liberté économique a permis une formidable augmentation des échanges commerciaux des Pays Roumains, surtout grâce à l’intérêt manifesté par l’Angleterre pour

<sup>144</sup> *Ibidem*, p. 210. Il reste à discuter dans quelle mesure l’on peut démontrer l’affirmation de Heitmann selon laquelle: „La note dominante des affirmations négatives sur la Roumanie et sur les Roumains a été donnée par des auteurs qui connaissaient trop peu le pays et son peuple ou qui étaient conditionnés, de façon spéciale, sous rapport politique ou national égocentrique, tandis que les prises de position favorables ont été d’habitude le résultat d’une connaissance profonde du sujet et de la capacité de compréhension” (*Op. cit.*, p. 89).

<sup>145</sup> Pour Vlad Georgescu, les Règlements Organiques, malgré leurs divers défauts et leur consolidation de l’intervention russe dans les problèmes intérieurs des Principautés, ont constitué un important élément de modernisation institutionnelle et économique: les mérites des Règlements sont incontestables; malgré leur subjectivité, ils ont représenté pourtant des actes fondamentaux à caractère constitutionnel qui n’existaient dans aucun des deux grands empires autocrates voisins. Dans quelques années seulement, les Règlements ont ramené les Roumains dans le monde nouveau, imparfait pourtant européen dont l’époque phanariote les avaient tenus à l’écart depuis plus d’un siècle. En 1848, ils étaient devenus en effet un obstacle contre le progrès social et politique du pays; pourtant, en 1831, ils avaient été un pas naturel et nécessaire vers la modernité” (*Op. cit.*, p. 116).

la stimulation de la production agricole de ces territoires<sup>146</sup>. Si, en 1831, les deux Principautés ne produisaient même pas la quantité de blé nécessaire pour pouvoir charger deux bateaux, en 1837 plus de 700 vaisseaux se trouvaient dans les ports danubiens pour transporter des céréales et d'autres produits<sup>147</sup>. Entre 1901 et 1915, la Roumanie a fini par exporter 45 % du total de sa production de céréales, en se plaçant sur la première place parmi les exportateurs de maïs et sur la deuxième place parmi les exportateurs de blé en Europe<sup>148</sup>.

Du point de vue de la circulation des idées, le retour aux règnes autochtones marque le moment décisif, car cela permet la sortie de l'isolation et l'adoption des modes intellectuelles et des éléments de civilisation occidentaux; néanmoins, un facteur important dans cette évolution est aussi la présence des armées russes qui occupent le territoire des Principautés à plusieurs reprises jusqu'en

1834: „Les Phanariotes ont donné aux boyards les premières leçons de français, mais ce sont les Russes qui leur ont appris à le parler correctement. Antérieurement langue officielle, le français est devenu de plus en plus la langue des salons, la langue usuelle des jeunes gens et des femmes dans leurs relations avec les envahisseurs. Les Roumains considéraient que les Russes parlaient français presque mieux que les peu de Français, secrétaires ou précepteurs, qu'ils avaient connus personnellement: les Russes utilisaient un français plus raffiné, qui ressemblait moins au parler quotidien et se rapprochait plus du français des lettres de Voltaire – voire qu'ils exagéraient un peu, en le prononçant avec affectation et de façon charmante. Jusqu'au milieu du XIXe siècle, ceux qui font des études dans les Principautés se font comme une sorte d'idéal de la capacité de <<parler et prononcer le français comme un général russe>><sup>149</sup>. Ce sont toujours les Rus-

<sup>146</sup> Voir Ștefan Zeletin, *Burghezia română*, București, Éditions Humanitas, 1991, pp. 59-71.

<sup>147</sup> *Ibid.*, p. 67. Comme le montre aussi Vlad Georgescu (*Op. cit.*, p. 93): «La domination ottomane et le monopole turc sur le commerce des Principautés ont eu un effet direct sur les cultures, la place du blé étant prise petit à petit par le maïs; le blé était demandé à Constantinople, le maïs n'était aucunement demandé sur le marché ottoman. Bref, c'est un élément extérieur qui s'est trouvé à la base du processus qui a fait du maïs l'aliment principal des paysans, le blé continuant de rester un aliment exclusif de la classe dominante».

<sup>148</sup> Keith Hitchins, *România (1866-1946)*, București, Éditions Humanitas, 1996, p. 200.

<sup>149</sup> Pompiliu Eliade, *Influența franceză asupra spiritului public în România. Originile*, București, Éditions Humanitas, 2000, p. 156. Plusieurs textes qui s'occupent de l'analyse de l'introduction des éléments de la culture occidentale dans les Pays Roumains font référence au rôle des femmes dans la dynamique des transferts culturels. Garabet Ibrăileanu écrit: „Ion Ghica, dans *O călătorie la Iași*, affirme que les femmes ont eu un rôle important dans l'adoption des nouvelles idées. Elles ont été plus ouvertes à la civilisation occidentale. Alecsandri affirme la même chose. On connaît bien le rôle important qu'Elena Negri a joué dans la lutte pour attirer l'attention des boyards sur la littérature populaire recueillie par Alecsandri. Pendant que les hommes portaient des bonnets de fourrure et parlaient grec, les femmes étaient devenues plus civilisées, elles parlaient français, jouaient du piano et ... flirtaient avec les Bonjouristes. Bref, les femmes sont les premières à être devenues civilisées et, comme le processus de civilisation ne se fait, du moins dans un premier temps, sans un certain ridicule, parmi elles on retrouve plusieurs <<précieuses>>, voilà bien pourquoi les auteurs de l'époque, peut-être sans même s'en rendre compte, ont représenté si fréquemment le ridicule de la demi-ci-

ses qui ont introduit dans les Pays Roumains aussi les danses „européennes” (la valse, le quadrille, la polka), la musique classique, les jeux de chance ou les manières élégantes<sup>150</sup>, en prouvant qu'ils étaient des agents extrêmement efficaces dans les transferts culturels depuis la France en direction des territoires habités par les Roumains.

La nouvelle époque a apporté des modifications importantes à tous les niveaux de la vie intellectuelle trouvée à ses débuts dans les Principautés. Si, en 1834, 1129 Moldaves et 3050 Valaques fréquentaient des écoles publiques, et un nombre probablement égal fréquentaient des écoles privées ou avaient de différents précepteurs<sup>151</sup>, leur nombre est monté à 10000 en 1850, à 117575 en 1875/1876 et à 535470 en 1913/1914<sup>152</sup>. En 1860 l'on a créé l'Université de Iași, en 1864 – l'Université de Bucarest. L'Académie Roumaine a pris naissance en 1866. Il est apparu également de nombreuses associations culturelles qui se proposaient de contribuer au processus de modernisation de la société.

En ce qui concerne la circulation du livre, on est passé de l'hégémonie des bibliothèques seigneuriales et monastiques à une prééminence des cabinets de lecture fréquentés par des lecteurs issus des couches moyennes de la population. Après la traduction du français vers le roumain, en 1750, des *Pensées* d'Oxienstiern, il s'est ensuivi *Télémaque* de Fénelon (1772), *Le tocsin des rois*, *Traduction du poème de Jean Plokoff* (1772) et *Histoire de Charles XII* (1792) de Voltaire, *Narcisse* (1794) de Rousseau, *Arsace et Ismène* (1794) de Montesquieu. Les oeuvres à caractère moral de Florian, préférées surtout par les boyards autochtones, et celles de Marmontel, le favori des boyards grecs des Principautés ont connu un gros succès, de nombreux manuscrits étant découverts des traductions de leurs différentes oeuvres. Entre 1800 et 1830 l'on a traduit encore Young, Pope, Volney, Saint-Pierre, l'Abbé Prévost, Chesterfield. En 1830 il paraît la première traduction du *Contrat social*. Bon nombre de poètes lyriques français mineurs ont joui d'une grande popularité parmi les boyards des Pays

---

vilisation dans les femmes” (*Spiritul critic în cultura românească*, București, Éditions Minerva, 1984, pp. 81-82). Mihai Ralea aussi remarque que „lorsque les boyards commencent pourtant à se cultiver, au XIXe siècle, ils apprennent de suite le français. Notamment les femmes. Si les femmes nobles aimaient une lecture quelconque, alors c'était à coup sûr la littérature française. Selon des auteurs très compétents dans leurs mémoires, tels Radu Rosetti ou G. Sion, les prédilections et les goûts relativement raffinés des femmes de boyards de la haute société moldave du XIXe siècle sont exclusivement francophiles. Le livre français (surtout le roman) était préféré couramment des femmes de chez nous dès la première guerre mondiale. Qui lisait en roumain? Très peu de femmes. Et même à l'époque presque contemporaine (à présent les choses semblent avoir changé), uniquement les ouvrières lisaient des romans-feuilletons en traduction. C'était une question d'amour-propre (et souvent une qualité pour un futur mariage) et de dignité sociale qu'une jeune bourgeoise apprenne le français pour pouvoir lire, à part les romans de Zola et de Maupassant, ceux de H. Bordeaux, G. Ohnet, Henri Ardel, Marcel Prévost, André Prévost, André Theuriet etc.” (*Op. cit.*, pp. 100-101).

<sup>150</sup> Pompiliu Eliade, *Op. cit.*, pp. 156-159.

<sup>151</sup> Cf. Vlad Georgescu, *Op. cit.*, p. 124.

<sup>152</sup> *Ibid.*, p. 190.

Roumains, tels Dorat, Piron, Gilbert, Lefranc de Pompignan, Lebrun-Pindare ou Collardeau, qui ont été traduits ou bien imités avec beaucoup d'enthousiasme par quelques-uns des premiers poètes de langue roumaine, à savoir Iancu Văcărescu et Costache Conachi<sup>152</sup>. L'étude des catalogues des cabinets de lecture fréquentés par les représentants de la classe moyenne entre 1838 et 1850 montre que leurs préférences étaient différentes. Dans l'époque, l'on lisait des romans, des livres de mémoires, des volumes de correspondance, des nouvelles et des contes, les plus demandés écrivains étant Balzac, Dumas, Chateaubriand et Byron. Le catalogue de la bibliothèque de la Métropole de Bucarest rédigé en 1836 inventorie 2275 titres latins, 1497 titres français, 300 grecs, 49 allemands, 18 turcs, 13 anglais et un titre russe. Pendant la période 1838-1850, les cabinets de lecture ont prêté 4048 livres en français, 481 en anglais, 88 en allemand, 23 en italien et 13 en russe<sup>153</sup>.

Le phénomène de l'envoi des jeunes gens pour faire des études à l'étranger – surtout à Paris et en Allemagne – prend ampleur. Ainsi, selon la remarque de Mihai Ralea<sup>154</sup>, en 1920 on retrouve rien qu'à Paris plus de 3000 étudiants roumains, une fois le phénomène commencé, selon les informations de Pompiliu Eliade<sup>155</sup>, en 1803: „lorsque le boyard moldave Bogdan avait envoyé son fils à Paris, suivi, deux ans après, par Furnachi, un autre boyard moldave; ensuite, après quelque dix ans, quelque boyards valaques, tels Manega ou Bibescu, avaient pris la même décision. Finalement, cela était devenu une mode: le jeune homme, accompagné par l'ancien précepteur français, était envoyé dans les grandes capitales d'Europe, surtout à Paris. En 1818, Eforia școalelor (l'institution centrale qui contrôlait et dirigeait l'enseignement en Valachie, n.n.) a pris elle aussi l'initiative d'envoyer un nombre de jeunes gens pauvres, choisis parmi les meilleurs élèves des écoles du pays, pour

<sup>152</sup> Pompiliu Eliade, *Op. cit.*, p. 276, note avec malice que le succès de ces poètes mineurs a été dû notamment aux défauts de leurs oeuvres qui, étant pleines de sentiments conventionnels, de galanterie et de sensualité, pouvaient être facilement comprises par les boyards moldo-valaques peu cultivés, en leur servant en plus de modèle pour leurs propres déclarations d'amour faites à des beautés locales: „Ces vers étaient le plus souvent dédiés à des <<Aphrodites>> surveillées de près par leurs parents, voire mariées. C'étaient des acrostiches faciles à déchiffrer, des billets d'amour qui ne pouvaient pas être faits publics, écrits uniquement pour être entendues par l'aimée. Les Tsiganes „lautari” s'en chargeaient. Ces ménestrels orientaux venaient chanter sous les fenêtres des <<Aphrodites>> les poèmes issus des efforts des grands boyards, en accompagnant ces sérénades de cris, de soupirs et de musique improvisée. Doués d'une excellente mémoire, ils pouvaient au besoin utiliser la même poésie pour une autre aimée. Ainsi, l'on a eu d'intéressants essais répandus par la voix des Tsiganes d'un bout à l'autre des Principautés. Il est dommage pour la psychologie de l'esprit littéraire que ces productions du début aient disparu presque en totalité. Les <<Aphrodites>> de l'époque, qui ont eu la chance de recevoir de telles poétiques paroles d'amour, en ont ignoré la valeur littéraire: une fois mariées et mères de famille, elles ont utilisé ces billets d'amour pour en couvrir les inévitables pots de confiture”.

<sup>153</sup> Pour avoir tout le contexte concernant la circulation du livre dans les Principautés et les premières traductions faites, voir Vlad Georgescu, *op. cit.*, pp. 121-123 et 191-192, et Pompiliu Eliade, *Op. cit.*, pp. 268-292.

<sup>154</sup> Mihai Ralea, *Op. cit.*, p. 1.

<sup>155</sup> Pompiliu Eliade, *Op. cit.*, p. 305.

achever leurs études à Rome et à Paris; de les envoyer, comme l'on disait couramment à l'époque, <<à l'intérieur>>. Cette expression a une signification et une force remarquables. Elle veut signifier le fait que nous, les Moldaves et les Valaques, nous nous retrouvons <<à l'extérieur>> du mode civilisé de l'Europe, que <<tout ce qui se trouve à l'étranger est bon>> - voire aussi le fait que <<tout ce qui se trouve chez nous est mauvais>>”.

Selon les remarques de Pompiliu Eliade, bien qu'au début ils ne connaissent ni la source du mal de leur pays, ni les remèdes qu'ils doivent proposer, petit à petit, en comprenant le mécanisme de la supériorité des grands États de l'Occident par rapport aux autres nations du monde, ces jeunes gens arrivent à la conclusion qu'ils doivent rectifier l'état des choses dans leur pays, en empruntant les institutions et formules d'organisation caractéristiques à la civilisation occidentale. De retour dans le pays et occupant, en général, des positions de premier plan dans la vie politique et culturelle grâce au prestige conféré par leurs études à l'étranger, ils font usage de toute l'influence dont ils disposent pour déterminer la réalisation des réformes qu'ils considèrent comme nécessaires pour encourager le progrès des Principautés et, après l'union de 1859, du jeune État roumain. Bien sûr, la résistance qu'ils doivent surmonter est extrêmement forte, puisque les idées se trouvant derrière les renouveaux qu'ils proposent bousculent un véritable conglomérat des

préjugés et de la routine mentale placé sous l'autorité quasi sacrosainte de la tradition, mais, selon les remarques de Gabriel Tarde, au moment où les peuples entrent en contact et commencent à se civiliser, ils s'imitent l'un l'autre de plus en plus vite et de plus en plus vite facilement, de sorte que le processus devient presque automatique et inconscient, en échappant au contrôle d'une action volontaire et en vainquant petit à petit toutes les résistances<sup>156</sup>. Malgré cela, même après que le triomphe des principes qu'ils défendent devient visible au niveau de toute la société, les réactions adverses ne cessent de se produire, leur intensité acquérant quelquefois une virulence particulière que l'on peut analyser le plus facilement dans le cadre des débats sur le spécifique national dans la période d'entre deux guerres, surtout dans le contexte de la popularité grandissante des idées d'extrême droite promues par les partisans de la Légion de Fer. En outre, les difficultés sont augmentées par une certaine division présente voire dans l'esprit de ces réformateurs, partagés en permanence entre l'engagement et la critique, entre l'affirmation orgueilleuse de leurs propres origines et le rejet véhément de ces racines, pareillement à la façon dont les idéologues russes de l'occidentalisation se manifestent dans la même période, eux aussi hésitant toujours entre un ton plein de compassion pour le sort de leur peuple et l'ironie mordante et impitoyable qui imprègne, par exemple, les oeuvres de Ceadăev<sup>157</sup>.

<sup>156</sup> Gabriel Tarde, *Les lois de l'imitation*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 2001, pp. 142-143.

<sup>157</sup> Pour cette comparaison, voir Catherine Durandin, *Histoire de la nation roumaine*, Paris, Éditions Complexe, 1994, p. 38. L'historien français constate: „Ces deux contraintes, externe et interne, domination extérieure et frein socio-économique intérieur qui sont à l'origine de l'État-nation roumain, vont perdurer au-delà de l'écroulement des

La France devient le modèle de prédilection de tous les efforts modernisateurs des Roumains grâce à son statut de grande puissance européenne et à l'éclat extraordinaire de sa culture, aussi bien à cause du fait que, au niveau de l'opinion publique, il se développe une forte sympathie pour le pays considéré comme la source de la liberté et des idées progressistes, pour le pays considéré comme la soeur aînée de la Roumanie à cause de l'origine latine commune. Il ne faut pas non plus négliger le fait qu'au niveau du mental collectif il s'est fixé la conviction indéracinable que la France a été la seule nation européenne à aider les Roumains dans tous les moments difficiles de leur histoire, en soutenant leurs efforts pour obtenir l'indépendance et pour réaliser l'unité nationale. Voilà pourquoi il existe de nombreuses déclarations d'enthousiasme pour la France et nous en citerons quelques-unes que nous jugeons significatives.

Dans une lettre à Edgar Quinet, qui, avec Jules Michelet, était l'un des principaux partisans français de la cause des Roumains, I. C. Brătianu et C. A. Rosetti déclaraient, avec assez de pathétisme: „Tout Roumain a deux patries: tout d'abord le pays où il est né, ensuite la France. C'est la France qui nous a

élevés, qui nous a donné une éducation. Nous avons emprunté l'étincelle qui chauffe notre pays au foyer de la France. Rappelez encore à la France que nous sommes ses fils, que nous avons lutté pour elle sur les barricades. Ajoutez que nous avons suivi son exemple dans ce que nous avons fait”.<sup>158</sup>

I.C. Brătianu, dans un mémoire envoyé à l'empereur Napoléon III pour solliciter l'aide française en vue de la constitution d'un État roumain puissant, faisait usage d'un ton moins sentimentaliste, en essayant de souligner les avantages économiques et politiques que la France allait retirer au cas où l'existence de cet État était devenue une réalité durable: „La constitution de cet État roumain serait la plus belle conquête de la France à l'extérieur de son territoire. L'armée de l'État roumain serait l'armée de la France en Orient, ses ports à la Mer Noire et au Danube seraient les entrepôts du commerce français et, du fait de l'abondance de nos bois de construction, ces ports seraient à la fois les chantiers de la marine française; les produits brutes de ces pays riches approvisionneraient largement les fabriques de la France, qui trouverait en échange un grand débit dans les mêmes pays. Enfin, la France aura tous les avantages d'une colonie, sans avoir à supporter les dépenses qui en découlent”.<sup>159</sup>

---

empires voisins, russe, turc et austro-hongrois. Le nationalisme roumain porte la marque d'un écrasement initial qui le pousse à la plainte et au ressentiment. Un <<trop tard>> décisif entre comme composante originelle dans la constitution de l'identité nationale roumaine”.

<sup>158</sup> Citation in Ștefan Zeletin, *Op. cit.*, p. 80.

<sup>159</sup> I. C. Brătianu, “Memoriu asupra românilor dat împăratului Napoleon III” in *Românul*, 6 décembre 1861, repris in *Acte și cuvântări*, I, București, Cartea Românească, 1938, pp. 31-32. Neagu Djuvara, en traitant de la profondeur de l'influence française sur les Roumains, croit que l'on peut parler de leur colonisation en l'absence du colonisateur: Mais nulle part en Europe, l'influence française n'aura été plus profonde et plus durable qu'en Pays roumain (même si le Roumain d'aujourd'hui n'en est plus toujours conscient). On peut dire sans exagération que pendant plus d'un siècle,



Constantin Argetoianu, qui retrace dans ses mémoires le contexte des pourparlers diplomatiques et des négociations dans le plan interne concernant l'entrée de la Roumanie dans la Première Guerre Mondiale, mentionne le cas de quelques hommes politiques qui ne semblaient pas intéressés tant par les motivations stratégiques de cette décision que par la nécessité de voler au secours de la France: „Lahovari et Cantacuzino – surtout Cantacuzino – souhaitaient eux aussi l'entrée immédiate dans la guerre [...] et il le souhaitent uniquement par amour de France, qu'on ne pouvait laisser disparaître, comme si son sort se serait trouvé entre nos mains! Dans leur sincérité, ils ne mentionnaient presque pas l'Ardeal, la réunification de la nation ou Michel le Brave – en abandonnant tous les arguments d'ordre national qui nous poussaient presque tous contre les Puissances Centrales afin de solliciter l'entrée dans la guerre <<pour voler au secours de la France>>!”<sup>160</sup>.

Cette attitude semble avoir été assez répandue parmi les hommes politiques et une partie de l'opinion publique roumaine, car les témoignages similaires abondent. Mihai Ralea, en faisant référence à l'amour sans réserves des Roumains pour la France, remarquait: „Notre amour pour la France est caractéristique à cet égard, un amour si légitime d'ailleurs.

Paul Morand affirme dans un de ses livres que seulement les Roumains et les Portugais aiment la France comme l'on aime une femme: sans réserves. Souvenons-nous de ce qui s'est passé à l'époque de notre neutralité, lorsque nous n'étions pas encore entrés dans la guerre. Il y a eu alors des Roumains qui ont pu dire que la Roumanie pouvait bien disparaître, mais que l'Alsace et la Lorraine devaient revenir à la France”<sup>161</sup>. Nae Ionescu, philoallemand déclaré et proche de la Garde de Fer, sur les déclarations anti-françaises duquel nous reviendrons plus loin dans notre étude, ne pouvait ne pas reconnaître l'existence d'un amour pour la France à des traits presque pathologiques, qui pouvait mettre en danger, dans certaines situations, l'existence même de l'État roumain: „Sans conteste, nous aimons les Français. Nous parlons français et lisons en français. Nous voyageons surtout en France et nous faisons des études dans ses universités. Nos institutions d'enseignement sont organisées selon le modèle français. Plus que cela: nous apprenons à connaître l'histoire du monde en fonction de l'histoire de la France. Il en était ainsi de mon temps, il en est pareil à présent aussi. C'est bien pourquoi nous avons de la sympathie pour les Français. À tel point que souvent nous sentons *comme* les Français. Cet amour est si fort qu'il prend quelquefois des formes aberrantes. Le

---

du début du XIXe siècle et jusqu'au lendemain de la Première Guerre Mondiale, les Roumains ont été littéralement <<colonisés>> par la France – sans présence du colonisateur. C'est probablement la plus belle réussite d'influence par la culture que l'on ait enregistrée dans l'histoire moderne” (*Op. cit.*, p. 308).

<sup>160</sup> Constantin Argetoianu, *Pentru cei de mâine. Amintiri din vremea celor de ieri*, tome II, partie IV, București, Humanitas, 1991, p. 105. Dans ce contexte, nous pouvons rappeler le fait que le journal du Parti National Libéral, *Românul*, est paru avec une page de deuil le 17 février 1871, à l'occasion de l'entrée des armées allemandes à Paris et qu'il y a eu des manifestations antiallemandes à Bucarest.

<sup>161</sup> Mihai Ralea, *Op. cit.*, p. 84.



13 mars 1906 en est une preuve. Mais il y en a d'autres encore. Je crois qu'il n'y a pas au monde un autre pays où les ministres ne connaissent que de façon très approximative la langue de leurs concitoyens, mais en échange parlent un français impeccable. Nous avons de tels ministres. Cela peut ne pas être grave; mais ce n'est pas normal non plus. Ce qui est plus grave c'est qu'il y a eu et il y a encore chez nous des ministres – des hommes respectables – qui, à un moment donné, auraient pu dire: que la Roumanie disparaisse, pourvu que la France triomphe. Ailleurs dans le monde de tels hommes auraient été lapidés. Chez nous, ils jouissent d'une grande honneur, tellement notre amour pour la France et tout ce qui est français est profond<sup>162</sup>.

Le grand historien Nicolae Iorga, en essayant de trouver une explication pour cet amour qui défait tout considérant d'ordre strictement rationnel ou utilitaire, proposait l'image de la France en tant qu'État non-expansionniste, préoccupé uniquement par la protection de ses intérêts nationaux vitaux, en dehors de toute intention mercantile ou hégémonique: Pourquoi

aimons-nous la France? Parce que toute notre classe supérieure adopte sa mode et son luxe? Peut-être, dans le cas de cette classe-là. Parce que nous sommes un peuple latin et que nous lisons en français? Dans une grande mesure, oui. Mais surtout pour une troisième raison, dans notre cas, des non diplômés. Que veut l'Allemagne? La domination en Europe, pour son économie nationale, pour son pouvoir politique. Que veut la Russie? La même domination politique en Europe et, si possible, plus loin encore. Que veut l'Angleterre? Garder sa domination des mers et les gains qui en découlent. Que veut l'Autro-Hongrie? Consolider et étendre ses ambitions dans les Carpates. Mais que veut la France? Elle veut *vivre*. Que l'État et le peuple français vivent. Garder son territoire et ses droits. Venger son honneur<sup>163</sup>.

Compte tenu de tous ces aspects, il n'est pas du tout surprenant le fait que tous les instruments de la modernisation de la Roumanie soient empruntés à la France. Les principes du système de droit, les structures fondamentales de l'organisation de l'enseignement, l'administration sont d'origine française. Le

<sup>162</sup> Nae Ionescu, "O legătură de dragoste... unilaterală", *Cuvîntul*, 18 juin 1931 in *Roza vânturilor*, București, Éditions Roza vânturilor, 1990, p. 103. Nae Ionescu continue par soutenir que l'amour est unilatéral, à savoir les Roumains aiment les Français, tandis que les derniers acceptent tout simplement d'être aimés, sans répondre avec les mêmes sentiments à l'amour qu'on leur voue. Cf. Nae Ionescu, *Op. cit.*, p. 105.

<sup>163</sup> Nicolae Iorga, *Războiul nostru în note zilnice*, I, Craiova, Éditions Ramuri, s. a., p. 18. Cette image noble de la France, cette image d'un pays qui ne lutte que pour la survie entre ses frontières historiques ne fait que reprendre, à une autre échelle, l'image que les Roumains avait élaborée sur leur propre lutte, considérée comme non-expansionniste et désintéressée. C'est un exemple typique des tentatives permanentes des intellectuels roumains d'établir une similarité de comportement entre les attitudes politiques de la France et celles de la Roumanie, entre l'original français et la copie autochtone, même si le plus souvent on a affaire seulement à des projections dépourvues de tout élément concret, réalisées à partir de l'idée que si les choses se passent d'une certaine façon en Roumanie, leur modèle français doit exister et peut être reconstitué. Ion Codru-Dragașanu l'avait témoigné avec son style unique des la première moitié du XIXe siècle: Que dire? Le fait que les Français nous ressemblent tant ou, mieux dit, que nous leur ressemblons, leurs qualités aussi bien que leurs défauts me firent les aimer beaucoup" (*Peregrinul transilvan*, București, Editura Sport-Turism, 1980, p. 135).

développement urbanistique de Bucarest copie de façon frappante le modèle de Paris tel qu'il a été tracé par le baron Hausmann. Le français est la langue étrangère la plus utilisée par les Roumains qui non seulement la parlent très facilement, mais commandent aussi couramment chez leurs libraires les plus récentes parutions des maisons d'édition parisiennes. La plupart des livres qui paraissent sont des traductions du français et, dans certains cas, les Roumains s'avèrent de précieux agents dans les transferts culturels entre les espaces allemand et français. Ainsi, en 1885 il paraît à la maison d'édition Socec de Bucarest la première traduction en français de *Lumea ca voință și reprezentare* de Schopenhauer, traduction faite par J. A. Cantacuzène. Il existe un nombre important de journaux publiés soit uniquement en français, soit en roumain et en français à la fois<sup>164</sup>. De nombreuses troupes de théâtre françaises entreprennent des tournées en Roumanie, leur influence étant tellement forte que le théâtre en roumain naît avec une extrême difficulté et uniquement suite à une puissante campagne des écrivains qui militent pour la cause de la renaissance nationale, en ridiculisant les „franțuși” (imitateurs des Français – n. n.). Les néologismes qui expriment les nouvelles réalités de la civilisation occidentale sont empruntés au français, de sorte que 39 % du lexique roumain courant représente des emprunts au français<sup>165</sup>.

Pourtant, cette présence presque invasive des éléments de culture et de civilisation françaises à tous les niveaux de la vie publique de Roumanie n'est pas restée sans conséquences, mais a provoqué une réaction de rejet de la part des classes de la population encore dominée par une mentalité conservatrice et effrayée par les changements imposés par le désir de rapprochement du modèle de l'Europe Occidentale. Pour ces classes, comme l'observe subtilement Sorin Mitu, il se réalise une sorte d'équivalence automatique entre les caractéristiques de la modernité et le fait d'être d'origine française puisque, dans une telle perspective, tout ce qui est moderne a son origine en France et, plus exactement, à Paris: „Ici, extrêmement significative est la conception selon laquelle le mal vient de la France; la corruption, la débauche, l'éducation superficielle, associées à l'athéisme ou à la révolution dévastatrice, en fait la modernité dans son ensemble, avec tous les pièges qu'elle peut cacher prennent leur source dans cette capitale de la civilisation moderne, à la fois endroit de perte, qu'est Paris. D'ailleurs, l'association de la France et des Français avec un principe du mal, souvent corrélé avec l'immoralité et le vice connotés, par exemple, par la <<mala-die française>> (la syphilis) ou l'<<amour français>> représente une image bien articulée dans la mentalité roumaine traditionnelle, fixée inclusivement au niveau social paysan. La critique de la France en tant que critique de

<sup>164</sup> Le premier journal écrit en français publié dans les Principautés paraît pour une courte période en 1790 pendant l'occupation russe. En 1839 est publié *L'Écho du Danube*, le premier journal français des Pays Roumains à paraître régulièrement. Le long du temps, il est paru 56 journaux français et 2 journaux roumains-français, tandis qu'il y a eu seulement 11 journaux allemands et 6 journaux roumains-allemands.

<sup>165</sup> Voir Constant Maneca, *Lexicologie statistică romanică*, București, Universitatea din București, 1978, p. 45.

la modernité (superficielle) peut ainsi inclure des clichés d'une image ethnique beaucoup plus ancienne [...] La modernité apporte le triomphe de valeurs positives, mais cache à la fois de nombreux dangers et anti valeurs, d'où la nécessité permanente de garder l'esprit critique vis-à-vis de ses progrès. La modernisation superficielle, sans un contenu adéquat (la base morale qui manque à nos jeunes hommes, par exemple) représente une <<forme sans fond>> illustrée de façon extrêmement convaincante, selon les intellectuels transylvains, par le modèle de l'assimilation complètement inadéquate de certains éléments de civilisation française dans la culture roumaine"<sup>166</sup>.

### C. PARADIGMES CONCURRENTS CONCERNANT LA MODERNISATION

Selon H. Sanielevici, mécontents des résultats de la Révolution de 1848 dans le plan

de l'évolution des mentalités dans les Pays Roumains et considérant que la France, le pays de la révolution perpétuelle, de l'effervescence continue des idées, était responsable pour cette modification et constituait un modèle dangereux, une partie des boyards et des intellectuels auraient éprouvé le besoin d'un contre-modèle à opposer à cette influence considérée comme nuisible, en choisissant l'Allemagne pour leurs études universitaires et en empruntant ainsi le paradigme de l'évolution lente, organique, à la place de l'idée de révolution sous-jacente à la vision idéologique du milieu intellectuel français<sup>167</sup>. L'opinion de Sanielevici est largement partagée parmi ceux qui se sont occupés à diverses occasions de l'analyse de cette période, Garabet Ibrăileanu<sup>168</sup>, Ștefan Zeletin<sup>169</sup>, Tudor Vianu<sup>170</sup>, Zigu Ornea<sup>171</sup> l'acceptant sans réserves<sup>172</sup>.

Les jeunes hommes arrivés dans les universités allemandes étaient accueillies par une

<sup>166</sup> Sorin Mitu, *Op. cit.*, pp. 162-163.

<sup>167</sup> H. Sanielevici, "50 de ani de evoluție" in *Studii critice*, București, Cartea Românească, 1920, p. 238.

<sup>168</sup> Garabet Ibrăileanu, *Op. cit.*, pp. 75-76.

<sup>169</sup> Ștefan Zeletin, „Romantismul german și cultura critică română” in *Neoliberalismul*, București, Scripta, 1992, pp. 64-65.

<sup>170</sup> Tudor Vianu, *Influența lui Hegel în cultura română în Scriitori români*, II, București, Minerva, 1970, pp. 295-298.

<sup>171</sup> Zigu Ornea, *Junimea și junimismul*, I-II, București, Minerva, 1998, pp. 137-165. L'historien littéraire roumain souligne le sentiment de mécontentement provoqué dès le début par le philogermanisme de la Junimea: „Dans un pays où toutes les zones de la culture et de la science étaient philogauloises, la culture française jouissant d'estime unanime, l'orientation allemande de la Junimea a surpris et provoqué du mécontentement. En effet, peut-être le premier élément de la nouvelle orientation proposée par Junimea à avoir choqué l'opinion publique a été le philogermanisme. Et il ne s'agissait pas d'une option individuelle, mais de l'option d'un groupe entier. Plus encore, cette nouvelle direction ne se bornait pas à développer des plaidoyers en faveur de son point de vue, mais s'acharnait, dans des polémiques bien retentissantes, contre les courants d'idées de formation française. Le changement de mentalité idéologique que les jeunes intellectuels membres de la Junimea se proposaient d'imposer est parfaitement explicable. Ils avaient presque tous fait leurs études en Allemagne, dans une période dominée par l'esprit nettement antirévolutionnaire en philosophie représenté par Schopenhauer et par ses adeptes” (*Op. cit.*, I, pp. 138-139).

<sup>172</sup> Bien que le modèle français ait bénéficié au début d'une hégémonie presque absolue dans la formation des élites

atmosphère dominée par deux grands paradigmes intellectuels. D'une part, l'École historique du droit, placée sous le signe de l'influence hégémonique de l'œuvre de Friedrich Karl von Savigny et, d'autre part, la philosophie de Schopenhauer, arrivée au point culminant de sa gloire après la méfiance qui l'avait accueillie au début et qui avait provoqué les éclats de colère de son auteur à l'adresse de la médiocrité de la philosophie académique et à l'adresse de l'incapacité des contemporains de comprendre la grandeur du génie<sup>173</sup>. L'École historique du droit essayait de mettre fin à la suprématie des théories intellectualistes inspirées par une analyse purement rationnelle des processus liés à la genèse des sociétés humaines et à l'évolution de l'État, en leur substituant une approche sensible aux particularités locales et au respect des développements organiques, indépendants des constructions volontaristes de l'esprit humain, considérées comme incapables

de modifier des formes de la vie telles que le droit, la langue ou les constitutions politiques, apparues suite à une évolution graduelle et indépendante des projets universalistes des philosophes à penchants révolutionnaires.

Schopenhauer, le philosophe avec des prétentions de fronde, gardé en mémoire par la postérité comme un pessimiste raffiné, image qu'il avait cultivée avec obstination, était extrêmement adéquat pour être opposé aux promoteurs d'une confiance immesurée dans le futur de l'humanité et dans son progrès impossible à arrêter. Par conséquent, le gouvernement de Berlin encourageait la promotion de sa philosophie dans le milieu universitaire allemand, selon aussi un témoignage de Titu Maiorescu dans une lettre de 1906 à Ion Petrovici: „Le courant philosophique pendant mes études à Berlin [...] était, d'une part, le combat de l'hégélianisme par l'intermédiaire du professeur ayant cette vocation et influent

---

roumains, Lucian Boia remarque le fait que la situation avait commencé à changer au début du XXe siècle: „Jusqu'en 1914, la position de l'Allemagne a fait des progrès constants. Elle menaçait déjà, dans certains secteurs, la suprématie française. En 1892, parmi les professeurs de l'Université de București, 42 en avaient fait leurs études en France et à peine 8 en Allemagne; en 1914, 62 en étaient de formation française et 29 - de formation allemande. De 5:1, le rapport était devenu 2:1. Des disciplines telles la philosophie, l'histoire ou la géographie étaient déjà redevables plutôt aux universités allemandes qu'aux universités françaises. Nous ne pouvons pas refaire le passé, pourtant nous pouvons nous interroger jusqu'où serait allée l'influence allemande en l'absence de la première guerre mondiale qui l'a freinée de façon décisive, après avoir donné l'occasion aux germanophiles, ainsi qu'aux francophiles, de manifester pleinement leur enthousiasme pour l'un ou l'autre des deux modèles concurrents” (*Istorie și mit în conștiința românească, op. cit.*, p. 192). L'affirmation de Boia est soutenue aussi par un constat antérieur de Zeletin: „L'intensité de nos liens économiques avec l'Allemagne apporta aussi une intensification des liens culturels. Les universités allemandes commencèrent à attirer de plus en plus de jeunes gens roumains, la langue allemande gagna de plus en plus de terrain dans les écoles publiques et aussi chez le peuple, surtout dans le monde des affaires, où la culture française n'avait pas pu pénétrer; ainsi l'Allemagne sembla être capable de vaincre l'Occident également sur le plan de la nouvelle concurrence culturelle, tout comme elle l'avait vaincu dans l'ancienne concurrence économique aussi. Sa victoire dans cette nouvelle lutte pouvait être d'autant plus certaine qu'elle avait réussi à préparer son terrain: elle avait répandu parmi les intellectuels roumains la conviction que la culture allemande serait plus <<solide>> que la culture française, en faisant ainsi préférer à notre jeune génération les établissements culturels allemands plutôt que les établissements culturels français” (*Burghezia română, op. cit.*, pp. 149-150).

<sup>173</sup> Voir Arthur Schopenhauer, *Le monde comme volonté et comme représentation*, Paris, PUF, 2003, pp. 300-304.

dans le gouvernement, A. Trendelenburg; hormis celui-ci, un reste d'hégélianisme expiant par le brave orateur Karl Werder [...] et par le superficiel phraséologue Michelet, d'ailleurs professeur extraordinaire. Lors de mon départ de Berlin pour rentrer dans le pays, en 1861, le professeur Werder même m'a conseillé de m'occuper de Schopenhauer pour pouvoir ainsi arriver à Kant, à sa *Critique de la raison pure*, comme à une source qui devait être redécouverte<sup>174</sup>.

Pourvus de ce performant bagage théorique, auquel il s'est ajouté *L'histoire de la civilisation en Angleterre* de Henry Thomas Buckle, considérée comme une oeuvre fondamentale parce qu'elle expliquait tous les phénomènes sociaux et économiques comme résultat des conditions environnementales, et encore d'autres lectures de Feuerbach, Haeckel, Lamarck, Spencer, John Stuart Mill, les jeunes philoallemands sont rentrés à Iași où ils ont créé, en 1864, la société Junimea, qui allait jouer un rôle extrêmement important dans l'histoire de la culture roumaine. Ses membres<sup>175</sup> et surtout Titu Maiorescu, son chef intellectuel incontestable, allaient proposer le premier essai de formulation d'une théorie concernant la façon dont la culture roumaine devait se développer, les voies qu'elle devait suivre et la manière dont elle devait se rapporter à la question des influences étrangères. Si, jusqu'à eux, il n'y a eu qu'une approche approximative, plutôt chaotique des questions

concernant la modernisation de la Roumanie, les adeptes du modernisme se contentant d'inciter à des efforts en vue du rattrapage de l'immense retard par rapport à l'Occident, les Junimistes allaient développer une perspective complexe et extrêmement critique sur cette question, étant inspirés justement par les idées les plus influentes dans le milieu allemand de leur formation intellectuelle.

Les Junimistes croyaient que la façon dont ceux qui avaient introduit de façon purement mimétique les différents éléments de la civilisation occidentale avaient procédé était fautive et dangereuse, car elle partait de l'omission d'un principe essentiel, à savoir le principe de l'adéquation entre les instruments institutionnels d'une société et les nécessités d'ordre spirituel qui les créent et qui les imposent, entre le résultat de l'évolution et le processus qui gouverne les principes d'un développement de type évolutif ou, selon les termes utilisés par les Junimistes, entre la forme et le fond: „Car, non préparés comme l'étaient et le sont nos jeunes, étonnés par les phénomènes imposants de la culture moderne, ils s'étaient laissé impressionner uniquement par les résultats, mais n'en avaient pas décelé les causes, ils avaient vu seulement les formes superficielles de la civilisation, mais n'avaient pas saisi les fondements historiques plus profonds qui avaient nécessairement engendré ces formes et sans la préexistence desquels ces formes n'auraient pas pu exister<sup>176</sup>. Pour eux, il est un non-sens

<sup>174</sup> I. E. Torouțiu, *Studii și documente literare*, V, p. 27 in Zigu Ornea, *op. cit.*, I, p.139.

<sup>175</sup> On considère comme membres fondateurs de la Junimea Vasile Pogor, P. P. Carp, Titu Maiorescu, Iacob Negruzzi et Theodor Rosetti. Sur la création de la Junimea et sur le contexte de sa foundation, voir Zigu Ornea, *op. cit.*, I, pp. 13-42.

de procéder comme l'avaient fait les adeptes frénétiques de la modernisation, à savoir en transplantant des institutions qui étaient apparues dans leur milieu d'origine par ce qu'elles répondaient à un besoin vérifié dans le temps et aux aspirations d'une nouvelle classe sociale, la bourgeoisie, dans un climat spirituel complètement différent, dans une société qui se trouvait encore à l'âge de l'enfance et qui n'était donc pas préparée<sup>177</sup> pour comprendre les contenus cachés derrière les simples formes empruntées, dans une société composée, comme ils essayaient de le prouver, uniquement de paysans et de boyards. Agir ainsi signifie céder à des préjugés idéologiques illuministes, généraliser de façon arbitraire, présupposer l'universalité de certains principes et institutions sans tenir compte des conditions spécifiques qui leur ont donné naissance, accepter, sans un examen critique sérieux, l'idée de la possibilité de la révolution, des sauts brusques, de l'interruption de l'évolution naturelle organique, omettre les difficultés qui apparaissent lorsqu'on enfreint le rythme naturel du développement et fermer les yeux devant les anomalies imposées par cette approche superficielle: „Avant d'avoir des partis politiques qui éprouvent la nécessité d'une institution et un public aimant l'instruction, qui ait besoin de lecture, nous avons fondé des journaux politiques et des

magazines littéraires et nous avons faussé et méprisé la journalistique. Avant d'avoir des instituteurs ruraux, nous avons construit des écoles dans les villages, et avant d'avoir des professeurs compétents, nous avons ouvert des lycées et des universités, en faussant ainsi l'instruction publique [...] Apparemment, selon la statistique des formes étrangères, à présent les Roumains sont en possession de presque toute la civilisation occidentale. Nous avons de la politique et des sciences, nous avons des journaux et des académies, nous avons des écoles et de la littérature, nous avons des musées, des conservatoires, nous avons du théâtre, nous avons même une constitution. Mais en réalité tout cela c'est des produits morts, des prétentions sans fondement, des fantômes sans corps, des illusions sans vérité"<sup>178</sup>. Par conséquent, pour contrecarrer cette tentative immature, motivée surtout par l'orgueil de quelques individus qui veulent pouvoir se vanter des progrès réalisés par leur peuple dans un laps de temps très court, en préférant fouler aux pieds toute logique historique et tout considérant de bon sens, les Junimistes pensent qu'il est de leur devoir d'intervenir pour rétablir la vérité et les équilibres nécessaires en partant de données intellectuelles qu'ils considèrent comme inattaquables, en critiquant avec ironie et de façon polémique les absurdités évidentes

<sup>176</sup> Titu Maiorescu, „În contra direcției de astăzi în cultura română” in *Din* „Critice”, București, Editura Tineretului, 1967, p. 115.

<sup>177</sup> Un exemple significatif pour le mauvais fonctionnement du système électoral roumain est fourni par l'un des plus grands ennemis du modèle explicatif junimiste, Eugen Lovinescu, *Istoria civilizației române moderne*, II (*Forțele reacționare*), București, Éditions Ancora, 1925, p. 30: „Le critère de la fortune était tellement restrictif que, dans le département d'Ismail, le <<corps électoral>> se composait d'un seul électeur qui, en formant le bureau électoral en tant que président, secrétaire et corps électoral s'élisait lui-même <<avec la majorité des voix, à savoir à l'unanimité>>”.

<sup>178</sup> Titu Maiorescu, *op. cit.*, pp. 118-119.

d'une telle tentative. Une telle intervention est nécessaire justement pour sauver le prestige des idées invoquées qui, dans le cas contraire, risqueraient d'être compromises par une mise en application inadéquate: „Non seulement la forme sans fond n'apporte aucun bénéfice, mais en plus elle est très nuisible, car elle tue un instrument de culture puissant. Par conséquent, nous allons dire: il vaut mieux ne pas faire d'instruction du tout que faire une mauvaise instruction, il vaut mieux ne pas faire de pinacothèque qu'en faire une qui manque de beaux arts [...] Car, si nous faisons autrement, nous produisons une série de formes qui devront exister plus ou moins longtemps en l'absence de leur fond propre. Mais pendant qu'une académie est obligée d'exister en l'absence de l'esprit de société, une pinacothèque - en l'absence de l'art et une école - en l'absence d'une bonne instruction, pendant tout ce temps les formes tombent en discrédit complètement face à l'opinion publique et provoquent le retard du fond qui, non attaché à elles, pourrait se produire dans le futur et qui alors aurait honte de mettre leur vêtement méprisé<sup>179</sup>. Même si ce radicalisme critique a été beaucoup atténué pendant la présence des chefs de la Junimea dans la vie politique, en permettant à Zigu Ornea de parler de la tendance transactionnelle du mouvement<sup>180</sup> par rapport aux formes qu'il avait attaquées avec véhémence, pourtant, l'image qui s'est

imposée dans la conscience des contemporains, mais aussi dans la conscience de la plupart des commentateurs, a été celle d'une extrême intransigeance par rapport à la formule selon laquelle il s'est produit la modernisation de la Roumanie. Bien qu'ils ne nient pas la nécessité de la modernisation, les Junimistes croyaient que les hommes politiques et les réformateurs roumains auraient dû attendre jusqu'à ce que la société se fût avérée préparée pour emprunter le modèle du changement pour des raisons qui auraient relevé de son développement et non seulement pour répondre à une mode imposée par les ambitions d'une partie de l'élite qui se trouvait sous l'influence douteuse d'une idéologie importée de France.

La première objection importante apportée à ce modèle explicatif, dont la longévité dans la conscience intellectuelle roumaine a été remarquable et dont on peut encore retrouver les réminiscences voire dans certains débats contemporains concernant le sort de la culture roumaine, a été formulée par Ștefan Zeletin, lui-même ancien étudiant des Universités de Berlin, Leipzig et Erlangen<sup>181</sup>. Celui-ci a remarqué un vice de fond de l'argumentation des Junimistes: bien qu'ils reprochent à leurs adversaires qu'ils ne font qu'emprunter certaines formules élaborées dans le milieu d'une autre culture sans se préoccuper du degré de leur adéquation aux réalités de la culture roumaine, dont ils négligent la spécificité et le rythme propre d'évolution, ils procèdent

<sup>179</sup> *Ibidem*, pp. 120-121.

<sup>180</sup> Zigu Ornea, *op. cit.*, p. 210.

<sup>181</sup> Hormis les cours fréquentés dans les universités allemandes, Zeletin a fréquenté certains cours à la Sorbonne et à Oxford, en équilibrant ainsi les sources qui ont nourri ses réflexions sociologiques.



eux-mêmes de la même façon, en important un nombre d'idées abstraites sur le développement des sociétés qu'ils appliquent de manière tout aussi mécanique pour analyser le cas particulier de la culture roumaine<sup>182</sup>. Selon Zeletin, les Junimistes tombent dans le piège de considérer les théories qu'ils apprécient et dont ils sont devenus les partisans convaincus comme une expression de l'objectivité absolue et d'un degré supérieur de scientificité, sans remarquer pourtant que ces théories sont elles-mêmes le produit d'un certain milieu et d'une culture qui se trouve dans une étape de développement particulière, de sorte qu'ils jugent les théories rivales à partir de ce qu'ils considèrent eux comme un véritable étalon de la vérité, mais oublient d'appliquer la même grille d'interprétation à leur propre construction intellectuelle aussi. Bien qu'ils se posent en partisans de l'évolution organique et de la dérivation des différentes formes de culture à partir de leurs racines nationales, la vision qu'ils proposent est elle-même une vision d'importation, une vision qui n'observe pas les principes impliqués par leur type d'argumentation, car elle n'apparaît pas suite à une analyse

originale des conditions particulières de la société roumaine, mais représente uniquement une application arbitraire de certains modèles explicatifs des sciences sociales occidentales. L'erreur majeure commise par les Junimistes est d'avoir confondu l'une des nombreuses théories sur la naissance et le développement de la société, qui jouissait d'un grand respect dans le milieu intellectuel allemand, avec une expression de la vérité pure et inattaquable et d'avoir analysé, de la perspective de cette vision, les autres théories rivales, en enfreignant ainsi justement le principe qu'ils invoquaient à l'appui de leur démarche: „Où est-ce que ces penseurs ont emprunté leur arsenal d'armes théoriques qu'ils ont dirigées contre la bourgeoisie ? À l'Allemagne. Et il est presque piquant de remarquer que, pendant que la bourgeoisie importait d'Allemagne des canons Krupp afin de freiner les masses réactionnaires, la réaction empruntait toujours à l'Allemagne – non pas des canons Krupp, car pour ce faire elle n'en avait pas la possibilité: elle empruntait des <<vérités scientifiques>>, mais qu'elle utilisait tout comme une sorte de canons Krupp: elle les précipitait contre la bourgeoisie afin

<sup>182</sup> Ștefan Zeletin, *Burghezia română, op. cit.*, pp. 256-257: „La réaction de Junimea s'est donc formée en l'absence de l'analyse des faits. À la lumière de l'analyse, elle s'avère être un simple *geste logique*, une *indignation intellectuelle* de quelques esprits abstraits qui considèrent que l'évolution sociale de la Roumanie a été dirigée contre la vérité scientifique. Mais lorsqu'une culture scientifique ose se lever contre les faits, il va de soi qu'elle doit avoir un défaut grave. Et, en effet, la culture des Junimistes se réduit à un simple formalisme: elle consiste dans un ensemble de formules générales, empruntées à des auteurs étrangers, dans lesquelles est condensée, selon eux, l'entière réalité de la science. C'est pourquoi ils donnent de la substance à ces abstractions et en font ensuite une arme de lutte contre les faits concrets. Le Junimiste condamne très facilement une fable, un drame, une poésie, un état social si ceux-ci contredisent un certain dogme établi par un tel auteur allemand. Ainsi, les abstractions que l'effort scientifique extrait à partir des faits sont retournés par les Junimistes contre les faits mêmes. Leur attitude contre notre société bourgeoise est un cas spécial de cette méthode générale: les Junimistes condamnent la bourgeoisie roumaine parce que son existence contredit ou, à leurs yeux, semble contredire, un principe scientifique. Pourtant, cela n'est plus une attitude scientifique, mais une pose scientifique”.



d'écraser celle-ci sous le poids et sous l'autorité de la <<science>>. Il y a pourtant parmi ces armes théoriques une qui est formidable, une sorte de <<dicke Bertha>> que la réaction met en jeu, à chaque fois qu'elle lance une nouvelle attaque contre la très détestée bourgeoisie. Cette arme s'appelle *le principe de la continuité* et son origine est le romantisme allemand. Aux moments difficiles de la lutte, la réaction a toujours recours à cette arme, puisqu'elle lui semble irrésistible<sup>183</sup>.

En second lieu, Zeletin repousse l'idée que de simples considérants idéologiques pourraient déterminer l'évolution de toute une société, en considérant que derrière toutes les modifications produites à l'échelle sociale il faut chercher les raisons d'ordre économique qui les ont déterminées. Le sens dans lequel évolue les sociétés humaines n'est pas arbitraire, ce n'est pas le résultat de caprices imposés de façon mystérieuse, mais c'est un sens établi rigoureusement par les nécessités expansionnistes du capital. C'est justement pourquoi l'idée des Junimistes selon laquelle l'on aurait assisté à un processus aberrant uniquement en Roumanie, à une évolution du haut en bas, et non pas du bas en haut, comme dans tous les autres pays capitalistes, lui semble impossible à défendre, en transformant le cas roumain

dans une exception par rapport au processus général de l'évolution. En fait, selon Zeletin, l'époque bourgeoise ne prend pas naissance en Roumanie sous l'influence des idées libérales de l'Occident, mais il faut en chercher la cause dans la révolution produite dans la structure de l'économie nationale suite aux pressions exercées par le capitalisme anglais. L'entrée des Principautés dans la sphère d'influence de cette immense puissance économique après l'obtention de la liberté du commerce extérieur par le traité d'Adrianopole de 1829 a conduit à des modifications rapides de l'ancien système. Les prix avantageux offerts par les commerçants anglais ont permis l'augmentation massive de la production de céréales, et les montants obtenus de sa vente ont été de plus en plus utilisés pour acheter les produits de l'industrie occidentale. Ainsi, l'on a stimulé l'introduction du système capitaliste de production dans l'agriculture, qui permettait l'obtention de profits nettement supérieurs par rapport à l'ancien système patriarcal au prix de la dégradation de l'économie naturelle du pays et de la sortie du marché de ses concurrents antérieurs<sup>184</sup>. La révolution économique mise sous le signe de l'élimination de l'ancienne production agraire à l'aide de l'influence de l'échange apporte, selon Zeletin, une révolution politique, en

<sup>183</sup> Ștefan Zeletin, *Neoliberalismul*, op. cit., pp. 34-35. Zeletin va encore plus loin avec ses objections, en affirmant que les théories des Junimistes sont profondément marquées justement par la méconnaissance et le mépris envers le pays au nom duquel ils se croyaient autorisés à parler, en prétendant d'en défendre les véritables traditions: „Les Junimistes sont des hommes formés à l'étranger. Ils n'ont pas connu, ni ne semblent avoir éprouvé un plaisir quelconque à connaître leur pays. À défaut d'une connaissance directe de notre état social, ils ont essayé de le connaître par voie déductive: à savoir, en tirant des conclusions sur cet état social à partir des formules mémorisées en Allemagne. D'où le fait que ces hommes sont restés toute leur vie des étrangers dans leur pays: pris dans leur monde abstrait, ils ont déconsidéré leur patrie, qui semblait ne pas correspondre à ce monde de fantômes invisibles” (*Burghesia română*, op. cit., p. 257).

impliquant la mise à l'écart des formes sociales correspondant à la production agraire et leur remplacement par des institutions libérales qui favorisent la libre échange. L'importation des formes de culture et de civilisation occidentales ne représenterait donc pas une imitation arbitraire déterminée par les désirs de quelques aventuriers fascinés par de nouvelles expérimentations, mais serait justement l'expression des nouvelles réalités économiques apparues en Roumanie<sup>185</sup>.

Pourtant, le plus redoutable concurrent théorique de la vision junimiste des formes sans fond allait s'avérer être la théorie du synchronisme proposée par Eugen Lovinescu. En partant de l'élaborée conception sociologique exposée par Gabriel Tarde dans *Les lois de l'imitation*, selon laquelle l'homogénéisation sociale des individus se réalise par leur tendance inconsciente à imiter, à adopter une série de convictions et de comportements spécifiques aux personnalités fortes, aux individualités prestigieuses admirées pour leur façon de se manifester ou pour leur position, Lovinescu essaie de démontrer que, dans la modernité, il n'existe plus des cultures autarchiques, capables de se développer en suivant uniquement une série d'orientations autochtones, mais il insiste sur l'idée qu'au niveau des relations entre les cultures aussi fonctionne

la même fatalité de l'imitation, qui implique l'orientation des cultures mineures vers les grands centres de culture de l'Occident et la diffusion, à l'échelle du continent européen entier, des formes artistiques apparues dans une telle région: „Depuis la fin du XVIIIe siècle, l'évolution de la littérature européenne est synchronique; toute forme d'art apparue dans un centre artistique se répand instantanément dans toute l'Europe; de nos jours, l'impressionnisme et le cubisme français, l'expressionnisme allemand, le dadaïsme, le constructivisme se sont répandus de manière concentrique dans tous les pays”<sup>186</sup>.

Pour Lovinescu, il est évident que le processus d'homogénéisation globale de l'humanité impose l'institution d'une série de valeurs unique. La réalisation de ce processus présuppose le fait que les nations restées en arrière imitent directement le niveau le plus avancé atteint par les cultures majeures, en s'appropriant les moyens techniques les plus récents et en empruntant les formes d'art les plus novatrices, sans être obligées de procéder de façon séquentielle, sans être contraintes à reproduire toutes les étapes de l'évolution par lesquelles sont passées les grandes nations. En plus, ceux qui imitent partent des manifestations extérieures, des aspects plus faciles à saisir et à reproduire, pour arriver à peine ensuite à l'imitation de la formule spirituelle qui

<sup>184</sup> Ștefan Zeletin, *Burghezia română, op. cit.*, pp. 64-65.

<sup>185</sup> Zeletin reproche aux Junimistes leur manque de sens historique qui les empêche de saisir la nécessité des transformations traversées par la société roumaine et qui ne leur permet pas d'apprécier correctement les processus qu'ils analysent et le rythme naturel de leur évolution: „La culture roumaine fêtera sa plus grande victoire seulement au moment où elle s'appropriera assez de sens historique pour ne plus reprocher à notre peuple des défauts qu'il n'a pas, mais pour expliquer de tels défauts par ce qu'ils sont en fait: les défauts normaux des débuts de toute bourgeoisie, dont tous les peuples ont souffert dans cette étape du développement” (*ibidem*, p. 41).

<sup>186</sup> Eugen Lovinescu, *Istoria civilizației române moderne*, III, București, Ancora, 1926, p. 112.

leur donne naissance, en en copiant tout d'abord la forme et à peine plus tard le contenu. Or, la façon dont Lovinescu décrit la dynamique du phénomène de l'imitation contredit de manière flagrante la perspective junimiste concernant le développement d'une société. Tandis que les Junimistes pensent qu'il est besoin d'une évolution organique, d'une assimilation graduelle des éléments de civilisation, Lovinescu postule que l'emprunt est révolutionnaire, qu'il se fait par sauts, étant dicté par les exigences d'une synchronisation aussi rapide que possible. Tandis que les Junimistes soutiennent que l'on ne peut passer à la forme que par le fond, que l'on ne peut passer que d'un certain contenu intérieur à son expression extérieure, Lovinescu affirme que, à l'instar de ce qui s'est passé aussi dans le cas de la société roumaine, c'est la forme qui crée le contenu, les institutions bourgeoises importées de l'Occident ont permis l'introduction de l'esprit qui leur est spécifique, elles ont permis la création d'une bourgeoisie roumaine. Tout en ironisant les partisans d'une évolution organique de la société, il les provoque à démontrer „comment la peinture roumaine aurait pu évoluer du style byzantin de l'ancienne peinture religieuse dans l'absence des courants modernes de la peinture occidentale [...], la possibilité d'une musique roumaine ayant à la base l'accompagnement grec ou la chanson turque, sans la science du contrepoint et de l'orchestration; dans les villes, la possibilité

d'une architecture roumaine issue uniquement de la forme de la maison fortifiée construite exclusivement en vue de la défense”<sup>187</sup>.

Toutes ces disputes concernant la façon dont la modernisation s'est produite ont nourri la nécessité d'une interrogation concernant l'identité nationale roumaine, d'autant plus que la réalisation de l'Union de 1918 a en grande mesure changé les réalités culturelles, économiques et démographiques que l'État roumain devait gérer. En utilisant les différents instruments théoriques qui se trouvaient à leur portée, certains des plus importants intellectuels se sont lancés dans une recherche passionnée concernant la tentative de définir une présumée essence de l'ethnicité roumaine. Parmi les nombreuses réflexions sur ce sujet, nous pouvons mentionner celles de Dumitru Drăghicescu, Camil Petrescu, Lucian Blaga, Nichifor Crainic, C. Radulescu-Motru, Mihai Ralea, Ernest Bernea, Mircea Vulcanescu, Petru Comarnescu, Constantin Noica, Mircea Eliade ou bien Cioran. Sans nous arrêter sur ces débats qui mobilisent des grands énergies et des arguments extrêmement ingénieux, nous devons observer que dans beaucoup des cas l'image sur l'évolution que devait connaître leur peuple détermine d'une manière décisive la perception qu'ont ces intellectuels sur les influences françaises ou allemandes manifestées dans la culture roumaine.

Valcan, Ciprian.  
“La culture roumaine: complexes d'interiorite, modernisation, problemes d'identite”, en *Oasis* 2007 - 2008, núm. 13, Centro de Investigaciones y Proyectos Especiales, CIPE, Facultad de Finanzas, Gobierno y Relaciones Internacionales, Universidad Externado de Colombia, pp. 89-114.

<sup>187</sup> *Ibidem*, pp. 158-160.